

## Au café, j'écris ton nom

Mylène Slogar

Volume 46, numéro 4 (266), novembre 2004

Habiter hors de

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/32903ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Slogar, M. (2004). Au café, j'écris ton nom. *Liberté*, 46(4), 59–63.

## Au café, j'écris ton nom

Mylène Slogar

*— Comment appelez-vous ça ? — Je ne vois pas, je ne trouve aucun mot qui le désigne. — Aucun mot ? Mais vous savez bien que rien ici-bas ne peut prétendre à l'existence tant que ça n'a pas reçu de nom... — Oui, oui, je cherche... est-ce ce qu'on peut appeler de... Non, quelle folie... est-ce du ?... je n'ose pas, je ne peux pas... pas ce nom, pas ce mot-là... — Bien sûr, pas ce mot-là, impossible, pas tant que je suis là... — Oui, là, en moi, en nous, nous emplissant... l'Amour...*

NATHALIE SARRAUTE

*... et puis créer c'est aussi prendre une revanche. Il faut de la haine...*

EDMOND BAUDOIN

**18 mars, 9 h 16**

mon père est        une plaie  
que je gratte  
plaie béante        mon père  
a la voix  
molle    et traînante    j'ai  
honte    de mon père    de  
moi      il m'ex as père  
ce père    qui est      si peu  
mien  
qui        ne fait rien    rien  
d'autre            qu'ex    piler  
les yeux fermés  
devant    le petit        écran

il appelle je  
laisse le répondeur  
prendre le message

rien  
à lui  
dire

de toute façon il  
n'entend  
jamais  
que lui

que lui

J'écoute sa voix, retourne au lit écrire. « Comment ça va ? » Mais je suis malade, papa, malade, entends-tu ? Bien sûr que non ; pour entendre, il faudrait que tu sois, déjà, un peu là, enfin... pour moi. Je pourrais dire que je me suis habituée, à ton absence, non, je mentirais. Je ne m'habitue pas. Et maintenant que je te retrouve, je n'arrive pas à tisser un lien avec une loque.

Je te ressemble, il paraît, c'est bien ça : j'ai un père flasque, qui déserte, incapable d'affronter la vie, trop froussard qu'il est. Et je lui ressemble. Tu te souviens, pendant notre voyage chez toi, en Croatie, les gens de ta famille disaient : « Isto, isto », que nous étions pareils, oui.

Je ne veux plus être toi, être ton fantôme, je ne veux plus être à la place où ma mère m'a mise, dans son lit à ta place, je ne veux plus être l'enfant-père, et je me demande, je me dis, peut-être est-ce pour cela que maman me détestait, qu'elle me déteste encore ; je veux dire que cette haine qu'elle me portait et me porte toujours est pour toi, pour ton visage et non le mien.

### **Ce nom-là**

À qui, à quoi je tiens ?

Maman m'a demandé, un jour, sous quel nom j'écrivais. Je t'ai nommé. J'ai dit : « Slogar ». J'écris sous ce nom, là-dessous, j'expose ton absence, je dis : mon père est un lâche, un traître, qu'on ne l'oublie pas.

J'approche le lieu de ma honte ; je traîne dans la vase ton nom que je n'aime pas. J'épelle ton nom faux, travesti, dont tu as volontairement retiré l'accent du S à ton arrivée au pays, ton nom que j'invente à chaque mot ; et lorsqu'on me demande mon origine, je raconte que mon père ceci, j'ajoute parfois que ma mère cela. Tu vois ? Je n'existe que par vous, qu'en dessous. Je suis la chose cachée : la faute.

### **Nuit**

Je n'ai jamais passé la nuit dans la maison de mon père. Il m'a invitée à rester dormir, à quelques reprises. Je refuse. Je ne peux pas, pas encore.

Dans son salon, au-dessus du canapé, papa a suspendu un dessin que je lui ai offert l'an dernier pour Noël et qu'il a fait encadrer. Une encre sur papier glacé intitulée *Jardin aquatique*. Il en est fier, de ce dessin ; fier de son nom qui apparaît là, au bas de l'image.

J'en ai offert un à maman aussi, pour la même occasion : *La femme enfant*, portrait au fusain d'une Asiatique. Il est roulé et debout dans le coin d'une chambre à débarras. Je l'aimais, ce dessin. Quand maman l'a vu, elle a dit : « C'est moi ». Peut-être est-ce pour cela que je lui ai offert.

**20 mars, 11 h 40**

il rappelle	laisse un nouveau message :	
puisque je		
n'ai pas retourné		
son appel	« Bonjour Mylène	c'est moi
je suis	ton père	tu m'appelleras
au lit la tête lourde	quand tu	auras le temps »
lourde j'ai		
la gorge		
qui	pourquoi	je
brûle	m'isole	

Ma mère m'a appris cela : médiocre est mon nom. Le tien, papa.

### **Voir**

J'aime les cafés. J'aime l'ambiance, la musique. J'aime me retrouver là, seule ou accompagnée, pour lire, prendre mon temps, écouter, regarder à côté, en face, échanger.

Hier soir, avant un spectacle à l'Agora de la danse, je me suis arrêtée, comme ça, dans un café. Assise non loin de moi, une jeune femme, accompagnée d'un homme d'un certain âge. J'étais seule et buvais une tisane. La jeune femme me jetait, de temps à autre, un regard. Observant ce qui se passait autour, j'ai vu soudain l'homme âgé se lever, quitter la table et se rendre au comptoir des pâtisseries. Puis, passant près de moi, il est revenu à sa place. Avant de se rasseoir, l'homme âgé a déposé un sac de papier sur une table voisine où personne ne se trouvait, en disant à la jeune femme : « C'est pour ta mère ». Ayant remarqué que je suivais la scène, celle-ci a esquissé une moue gênée.

22 mars, 2 h 06

Ma mère déteste mon père, à travers moi ; Jacqueline déteste Ivan.

Qu'y puis-je ?

moi ma mère est un gouffre  
qui  
m'aspire  
quand j'  
y  
pense je ne veux plus  
tomber là elle  
ma mère  
habite ma langue  
pourquoi  
n'aime-t-elle  
personne moi ma mère  
est un gouffre qui  
m'aspire  
quand  
j' y pense  
je  
ne veux plus  
tomber  
là  
elle